

2015 — 20e édition

Thème: Frénésie

La Ronde de Marie-Andrée Gill

Quand je me prépare à partir pour La Ronde avec mes enfants je suis malade de brosse parce que c'est inévitable l'été quand tu travailles dans un bar où les gars sont beaux rares avec leur face de loup cervier et qu'ils ont pas de place à coucher et que les filles sont voyageuses pis en vodka quand elles décident que tu seras leur premier french au sirop d'érable tu ramènes ce beau monde chez vous pis le lendemain y'a des enfants qui leur sautent dessus en criant t'es qui tu veux tu jouer avec moi pendant que maman vit sa vie d'adulte avant de se lever les cheveux en nid d'oiseau effiloché avec plein de sable sur son lit de s'être baigné à pas d'heure.

(C'est vrai on s'est baignés)

Quand je me prépare à partir pour La Ronde je me réveille à côté de deux filles toutes nues poilues j'aime ça pis j'aime pas ça c'est niaiseux mais bon moi le poil ça pas de bon sens j'ai cinq heures de route à faire let's go dans le char les enfants se peuvent plus ils capotent La Ronde La Ronde on va dormir dans un hôtel pis on va pouvoir prendre un ascenseur pis là ça se tiraille déjà à savoir qui va peser sur le piton de l'étage qui mettra la carte dans la fente qui débarrera la porte ça me demande si on va être haut pis si on va voir le stade olympique le smog pis les itinérants on pourra tu leur donner deux piasses ?

(Sont fins)

Dehors le soleil brille de toute son orangeade pis je roule la vitre baissée un deux litres d'eau minérale entre les cuisses pis j'ai oublié de me laver genre qu'on se saucera quelque part en montant dans une rivière qui aura un beau nom.

Je regarde dans le rétroviseur en riant dans ma barbe les flos jouent à celui qui dit la phrase
tu pues du cul le plus vite possible

(Maudit YouTube qui les élève croche)

J'arrête dans deux Tim Hortons de route pour pogner un peu d'internet et demander à ma
sœur sur messenger si elle a pas deux-trois cents piasses à me virer dans mon compte parce
que j'allume que l'allocation du vingt rentre juste demain oui elle dit oui comme d'habitude
je dis merci avec une rangée de x et je souris parce que partir sur une ride de char ça me rend
toujours pleine de lumière et me donne envie de chanter des tounes de Céline et de la
bottine souriante.

(Trop exaltée la fille)

Bon y'en a un qui a mal au cœur ça tombe bien on passe devant la sortie du village de ma
tante pis mon oncle ils ont tout le temps un remède vite fait pis une sandwich aux tomates
qui attend qu'on lui révèle son destin.

On arrive dans la cour ils sont en train de se faire griller tous les deux sur leurs chaises
longues à côté du tracteur sont tellement surpris de nous voir qu'ils ont les larmes aux yeux
pis ils veulent nous donner leur chemise pis leur frigidaire tiens prenez des chips au ketchup
des crottets de fromage de la liqueur noire une tasse de quik pis toute pis toute sont
tellement beaux pis avenants moi aussi j'ai les larmes aux yeux ça me fait ça être lendemain
de brosse je deviens full sentimentale pis j'aime presque ça j'me sens proche de l'univers j'ai
comme envie de pleurer le ciel pis le manger cru chercher des trèfles à quatre feuilles dans
mon cœur ou fendre du bois avec une épée laser.

Je le savais en arrivant qu'on pourrait pas repartir de même fallait que ma tante me fasse sa
poésie écoute c'est beau:

«Moi quand j'tais jeune, j't'ais corbeau. Comme toé Julie.

Les cheveux noir-noir, la peau ben noire. Même si chu blanche dans le fond tout le monde pensait que j'tais une indienne avec mes yeux de chinoise. Ma mère trouvait que j'avais du Tremblay dans le nez pis de la raideur du cheveu du bord des Girard.

J'ai pogné ma face à loterie du Bon Yeu !»

Mon oncle fait un tour de tracteur à gazon aux jumeaux chacun leur tour sur l'arc-en-ciel de l'arrosoir si tu les voyais le sourire large de même c'est parfait.

J'ai une méchante envie de dormir sur la pelouse en repensant au tatouage le plus quétaine du monde connu qu'une des filles avait sur la chute des reins à matin pis ça m'excite un peu quand même mais je rote mes vieux timbits qui passent croches ça fait que je me lève pis je vais me sacrer dans le cric en bobettes.

Mon oncle ma tante les jumeaux.

Tout le monde rit.

Avec leur face de soleil dans face.

Avec leur face de mois d'août pis de crème soda. Leur face de plénitude.

Je suis heureuse en tabarouette.

Même si j'ai une sangsue sur le pied.

La Ronde c'est icitte.

Marie-Andrée Gill

2016 — 21e édition

Thème: In extremis

Marlon et la mer de Carl-Keven Korb

Par nuit de scotch nuit noire et rose Marlon saoul comme un singe en hiver se tenait chancelant sur le parapet du pont Saint-Âne il souriait et souriait il balançait ses dernières piastres dans la brise les regardait s'abîmer fendre les flots en silence il lui poussait des rires partout à l'intérieur aux endroits des derniers désirs et juste en face le Vieux Port le centre-ville tonnait cris et lumières c'était jour de foire jour de fête Marlon bouillait Marlon grinçait de toutes ses dents couvait des hymnes aux cieus et aux ruelles il ne savait plus comment dire ni faire la colère la rage qui palpitait dans son crâne et ses poings, Marlon se sentait arraché de lui et de rien, Marlon était fatigué, Marlon sauta.

Une masse noire lui bondit au visage. Une nonne joua de la flûte derrière un bar. Des reptiles dansèrent sur des tables. Un génie aveugle mangea une pastèque empoisonnée. Un garçon perdit ses blocs à la récréation et se retint de pleurer toute la journée. Un clochard déclama la vie de Saint-François d'Assise en écumant. Il fit froid et humide. Le monde disparut.

Marlon se réveilla en vomissant eau et bile, empêtré dans un gros tas de flétans morts, l'esprit et les muscles en compote, brûlé par le sel et l'alcool, avec un beau ciel bleu, tellement bleu, tout droit devant lui, au coin taché d'un nuage en forme de chat, comme collé par-dessus, qui le regardait, et autour, du silence, un silence peuplé de vagues et d'oiseaux invisibles. Marlon vivant. Pourquoi? Comment? Marlon perdit beaucoup de temps à essayer de dégager un sens de cet assemblage de formes et de couleurs qui l'avalèrent, en repassant tout son bagage d'expériences contradictoires et de mythologies à icônes, puis il se leva en grimaçant et en glissant sur ce qui s'avéra être le pont d'un chalutier, un chalutier rouge et blanc avec une cabine ornée de lettres peintes qui disaient Personne et d'une bouée

comme dans les films.

Marlon s'appuya au bastingage. De l'eau. Partout, dans toutes les directions, de l'eau blanche, avec rien dessus des énigmes dessous. Le chalutier dérivait doucement. Marlon se retourna pour inspecter sa prison. Il mit un temps inouï à voir. À le voir. Lui. Immobile devant la porte de la cabine pourtant tout près, en cuir et en os, qui le dévisageait avec ses yeux jaunes, planté au beau milieu de chez lui depuis le début.

— Qu'est-ce c'est ça, encore? Dit le capitaine du Personne, et il s'approcha en claudiquant comme un loup cassé.

— Pognes ton boute.

Le capitaine sans attendre attrapa un coin du filet tendu au cul du chalut. Marlon ouvrit la bouche. La referma. Puis il fit quelque chose qu'il ne parvint pas à s'expliquer : il prit son bout du filet. Ses yeux se recouvrirent d'une pellicule nouvelle. Quelque chose, enfouie en lui, se dégageait. Il regarda avec surprise ses bras et ses mains qui n'avaient jamais fait ça et qui se mouvaient quand même, dans le brouillard Marlon imita le capitaine jusque dans le tri, l'éviscération, la mise en glace des poissons, puis dans le lavage du parc, la remise à l'eau de la poche, et après encore, dans la cuisine du dîner, et dans l'attente, la répétition, toute la journée, lèvres closes. Jusqu'à la nuit.

Jusqu'à sommeil.

Marlon se réveilla dans la cabine, sur une pile de vieux manteaux. Le capitaine était à côté, à la barre, absorbé. Marlon se réveilla sans la moindre envie d'en finir. Affamé. Libéré. Impatient de reprendre la pêche. Dans un sursaut il eut envie d'exploser de se répandre en justifications et en questions mais le silence et la monotonie du Personne avaient des qualités de vastitude qui agirent comme un ordre, il se tut. Il regarda en lui et n'y trouva aucune volonté de résoudre ce qu'il vivait, et surtout pas d'en parler, de peur que le charme se rompe.

Marlon et le capitaine reprirent les mouvements. Bleu argent des jours et des nuits passèrent, sans mot, d'application en contemplation. Dans ces derniers moments, lorsqu'il n'y avait rien d'autre à faire que de ressentir et laisser les réflexions se dégager du vide,

Marlon pensait à avant, sa vie d'hier seulement, déjà lointaine. Il se disait : Si on avait pu partager davantage de silence, se lier et s'apaiser par lui, on n'aurait pas eu à compenser par l'écriture et les cris, et peut-être qu'on aurait mieux vécu, qu'on aurait pu. Puis : Tout ce temps perdu à vadrouiller, pomme de conte après pomme de conte croquées à demi, mises en piles incertaines, lancées aux portes et aux visages, dans ta piscine pleine de feuilles, et le cidre encore le cidre toujours, des hectolitres de cidre... Perdu? Ou : Ces œillères, comment avoir pu les laisser se visser à mes tempes et rouiller là au gré des averses, comment n'être arrivé qu'à voir le précipice devant et rien autour, de tout ce qui s'offre chaque seconde entre les mailles, d'ici au bout du monde, qui est possible aussi?

Marlon se laissa porter, des semaines, des mois peut-être, difficile à dire, pêchant, pêchant. Pêchant? L'expérience de la liberté dans l'enfermement. Marlon l'ombre de Personne. Marlon l'ombre du capitaine. Ombre de la mer. La mer.

Marlon et la mer.

Par crépuscule frais et mauve un soir Marlon ivre de vent se tenait solide sur la proue du Personne il regardait les flots se fracasser contre la coque il rayonnait et rayonnait il lui poussait des cicatrices hilares partout à l'intérieur aux endroits des blessures anciennes Marlon sauvé Marlon debout puis tout d'un bloc en périphérie droit devant lui cerné déjà sans annonce la bourrasque les vagues les traits arrachés à l'horizontale noir rouge vert le ciel et la mer qui explosent le Personne brindille qui choque en tous sens Marlon revola sur le pont il rampa jusqu'à la cabine et à l'intérieur une barre folle solitaire qui danse et les secondes les minutes les vies passent et toujours rien pas de capitaine pas d'espérance et les vitres volèrent en éclats et le Personne en une ultime charge sur monts et vaux mouvants se dressa, Marlon agrippa la barre, Marlon hurla, Marlon plongea ses yeux dans celui de la tempête et il rit, heureux, enfin heureux.

Carl-Keven Korb

2017 — 22e édition

Thème: Hasard

De plein fouet de Dany Leclair

Comme chaque matin avant de s'engouffrer dans l'autobus jaune, les filles l'embrassent et lui font une attaque de câlins. Elles ne le relâchent que lorsque le véhicule s'immobilise et que les portes s'ouvrent. Martin reste sur le trottoir jusqu'à ce qu'elles disparaissent au coin de la rue. Normalement, il prendrait sa voiture pour se rendre au travail, mais aujourd'hui, il a décidé de rester à la maison pour profiter de quelques instants de solitude.

Après avoir déjeuné en lisant les nouvelles, il se prend un autre café et remonte dans la pièce qui lui sert de bureau. Il flâne sur Facebook, consulte la météo, fouille le net à la recherche de nouveautés. Puis, incapable de résister plus longtemps, il tape dans la barre de son navigateur internet l'adresse de ses petits trésors. Malgré sa complexité, il connaît l'URL du forum par cœur. Alors qu'il consulte les publications récentes, il constate qu'il ne lui reste plus qu'une seule cigarette. Il l'allume, hésite. Il pourrait attendre, il pourrait s'en passer. Quand il travaille au bureau, il parvient bien à le faire. Mais à la maison, quand il se paie des journées comme ça, tout seul, ça fait partie de son rituel, de ses petits plaisirs. Il va sortir. Pour ne pas perdre trop de temps à son retour, il prend le temps de démarrer plusieurs téléchargements. Sa main tremble quand il clique sur les titres prometteurs des vidéos qu'il sélectionne. Dehors, le vent s'est levé. Une petite neige blanche, pure et vicieuse tourbillonne dans le ciel. Il se rhabille, enfile ses bottes, son manteau. Le dépanneur est tout près, il fait doux. Il décide d'y aller à pied. Il ferme les yeux, ouvre la bouche. Les délicats flocons vierges se déposent sur sa langue, où ils viennent doucement mourir.

*

Sylvie travaille au même cabinet depuis plus de vingt ans. Elle y est entrée comme stagiaire, elle rêve d'y devenir associée. Ce soir-là, elle doit rester plus tard au bureau. Elle rencontrera

demain un important client potentiel, un gros commercial, international. Sa promotion va se jouer sur ce coup-là, elle le sent, c'est son tour. Il ne lui manque que ça pour son bonheur. Elle est plongée dans les détails de sa présentation quand son téléphone vibre sur le coin du bureau. D'habitude, elle ne répond pas. Mais là, c'est un appel de la maison. En plein cœur de l'après-midi.

— Maman, c'est Émilie. Papa est pas à la maison. On est rentrées par le garage avec le code. Sylvie ne comprend pas. Ce n'est pas le genre de son chum. C'est un bon père, un gars parfait. Fiable, mature. Presque dix ans qu'ils sont ensemble. Les amies de Sylvie sont toutes jalouses d'elle. Un gars tranquille, doux, aimant. Qui fait l'épicerie, s'occupe des repas, joue avec les filles. En plus, son horaire de travail est flexible. Il peut s'occuper des filles tous les matins et être là le soir quand elles reviennent de l'école. Sylvie peut se consacrer à sa carrière l'esprit tranquille. Elle n'aurait pas pu trouver mieux. Elle l'aime, son Martin. Sans lui, elle ne sait pas comment elle y arriverait.

— Tu es certaine qu'il n'a pas laissé de message, chérie ? As-tu vérifié sur le comptoir de la cuisine, sur le frigo...

— Y a rien maman, rien du tout. On a fouillé partout, partout. Qu'est-ce qu'on fait, maman ? Il est où, papa ?

Moment de panique, d'égarement. Sylvie ne sait pas quoi répondre à sa fille. Ce n'est pas normal, mais elle ne veut pas l'affoler. Elle tente de garder son calme, il faut apaiser sa fille.

— C'est correct, mon amour. Fais ta grande fille, puis surveille ta petite sœur. T'es capable, je le sais. Prenez-vous une collation puis installez-vous devant la télé, on va arriver bientôt, OK ? Vous resterez pas longtemps toute seule, c'est promis. Pis si y a un problème, rappelle-moi tout de suite.

Ses doigts tremblent, elle peine à couper la communication sur son cellulaire. Dès que c'est fait, elle s'empresse de composer le numéro de Martin. Pas de réponse. Elle laisse un message incohérent, presque hystérique sur la boîte vocale. Elle rappelle deux fois, trois fois. Même résultat. Elle sait que Martin devait passer la journée à la maison, mais elle essaie quand même de le joindre au bureau. Sans surprise, la secrétaire lui dit qu'elle n'a pas vu Martin de la journée.

Elle rappelle sa fille.

— Salut ma grande, ça va ? Je m'en viens là, je suis à la maison dans une vingtaine de minutes. En attendant, soyez sages.

Sa fille raccroche sans lui avoir posé de questions. Sylvie est soulagée, elle n'aurait pas su quoi lui répondre. Dans l'auto, elle laisse son téléphone bien en vue. Elle se répète comme un mantra que Martin va l'appeler d'une minute à l'autre, elle ne peut pas croire qu'il ait disparu comme ça. Un alcoolique, un drogué, un joueur compulsif, oui. Mais pas son Martin. Pas lui. Le téléphone reste muet pendant tout le trajet.

Quand elle arrive à la maison, elle trouve ses deux petits anges couchés sur le divan, emmitouflés sous une grosse doudou. Sylvie respire un peu mieux. Elle devra mettre les bouchées doubles en soirée pour rattraper le temps perdu pour sa présentation, mais elle ne s'inquiète plus pour ses filles.

— Pas de nouvelles de papa, leur demande-t-elle. Les filles hochent la tête, la regardent à peine, comme hypnotisées par les imprudences du Petit Chaperon rouge qui gambade à l'écran.

Sylvie monte à l'étage pour se glisser dans quelque chose de plus confortable. Elle se dirige ensuite vers le bureau. Elle s'assoit, déplace la souris et constate que l'ordinateur est déjà ouvert.

Sur l'écran, une dizaine de fenêtres indiquent que des téléchargements complétés attendent d'être visionnés. Curieuse, elle en choisit un au hasard, double-clique dessus.

Le lecteur vidéo s'ouvre. Des images floues, imprécises, obscures.

La fin de l'innocence.

Sa présentation n'a soudainement plus d'importance, sa promotion non plus.

Dany Leclair

2018 — 23e édition

Thème: Éternité

Quatre fois, quatre saisons de Steve Laflamme

Chaque fois qu'il meurt, Étienne Mendoza se dit que c'est la dernière. Les stries sur le mur de sa cellule sont-elles autant de fois sa vie scarifiée par erreur ? Sont-elles l'inscription des jours à faire ou de ceux qu'il a écoulés ? L'inconvénient de l'éternité, qui a établi son empire dans cette cellule écru empestant l'urine et les remords : passé, présent et futur se confondent pour ne former qu'un même magma intemporel, résolu à rendre fou n'importe quel homme confiné à une sédentarité aussi spartiate que celle de Mendoza.

Sentence à vie, a statué une voix il y a un mois, ou un an, ou une vie. Mendoza tient à pleines mains les barreaux de sa geôle comme un guidon qui pourrait réorienter le temps à venir. Mais le temps est stable quand il est éternité. Droit et imperturbable. Le temps est aux heures blanches, aussi blanches que les nuits lorsqu'elles sont peuplées des spectres de ces vies que Mendoza a brisées.

Chaque fois qu'il s'éveille, le détenu voit les quatre saisons de son enfer.

Printemps – Laura, douze ans.

Été – Jade, onze ans.

Automne – Mégane, douze ans.

Hiver – Éléna, dix ans.

Expier, réfléchir, se pardonner, se semoncer, croire en sa rémission. Attendre les bruits de pas dans le corridor, ceux du gardien. Ou ceux de sa culpabilité, qui lui rend visite dans son incarnation hallucinatoire du moment. Mendoza souhaite que les pas durent une heure, un jour, un mois, pour que le silence ne blanchisse pas à nouveau les heures en les recouvrant de l'absence.

Mais inexorablement réapparaît le néant. Les heures qui s'égrènent comme la lente digestion de sa honte se mesurent à l'aune du temps qu'il faut pour que les mains de Mendoza en

viennent à glisser des barreaux et à retourner, vaincues, dans ses poches. Hier – ou était-ce ce matin ? –, ses mains ont tenu le coup pendant toute la durée de la faim qui lui a taraudé l'estomac jusqu'à la ronde du gardien. Moites, elles n'ont laissé sur le métal qu'une buée aussi vaine que les assauts de la colère du prisonnier contre l'éternité qui le tient captif.

Ici, les murs s'usent d'être observés jusqu'à devenir des écrans de plâtre sur lesquels Mendoza contemple les images, sauvegardées par sa mémoire, de ce qui l'a condamné au giron de son éternité personnalisée.

C'est que l'éternité est une bête égoïste. Tentative de strangulation avec ses draps, morsure au poignet jusqu'à se déchiqueter les veines, élans de mouflon enragé tête première dans les murs de plâtre – toujours les geôliers jouent les émissaires de l'égoïste éternité en trouvant Mendoza blessé – mais jamais mort. Le temps qui se dilate ici ne partagera pas sa proie avec la Mort.

Sentence à vie, a tranché la propre voix de Mendoza quand il a compris que sa condamnation consistait à revivre en boucles les instants les plus avilissants de ce qu'il est réellement.

Après chaque atteinte à sa vie, il constate qu'il a failli, encore une fois. Décidément, Mendoza est plus habile criminel que bourreau. Ses retours à la réalité sont ponctués par l'égouttement incessant qui nargue le silence, à l'autre extrémité du couloir. Est-ce le sang d'un codétenu venu à bout de l'attente ? Est-ce la bête-éternité qui salive à l'idée d'éroder davantage l'esprit de Mendoza ?

Chaque fois qu'il survit, Mendoza espère la clémence de l'éternité. Il rêve qu'elle lénifie son séjour en ce cachot glauque en le plongeant, sinon dans l'après-vie, au moins dans un coma salvateur.

Cette fois, l'ombre qu'il aperçoit sur le mur, c'est celle de Jade, l'Été des quatre saisons qui ont mené à son enfer. Elle le suit partout où il pose le regard dans son coqueron humide. Il entend ses supplications, ses pleurs, auxquels s'entremêlent les siens. La froideur des barreaux, lorsqu'il les attrape pour défier son endurance à l'immobilité, lui rappelle sa propre

froideur devant l'enfant. L'éternité de ce que nous sommes est jalonnée d'instant fugaces. Étienne Mendoza, par exemple, sait qu'il ne sera plus jamais rien d'autre que la somme des méfaits qu'il a commis pour aboutir ici.

C'est pourquoi ce soir il tentera une nouvelle fois d'interrompre son calvaire. La manche de sa chemise, déchirée, chiffonnée puis enfouie dans sa gorge pour l'obstruer, le privera du souffle qui nourrit cette bête-éternité comblée de le garder captif.

Quand les mains de Mendoza se fatiguent de jouer à tenir les barreaux de la prison le plus longtemps possible, elles s'emploient illico à retirer la chemise du prisonnier. À en lacérer une manche...

Chaque fois qu'il meurt, Étienne Mendoza regrette d'être ce qu'il est : un homme trop fort pour les enfants et trop faible pour soutenir la sentence à vie que lui a infligée le temps qui passe. Quatre instants furtifs ont balisé l'année, quatre saisons qui ont pris la teinte de l'abomination. Quatre raisons d'envoyer Mendoza se morfondre en taule.

En ouvrant les yeux, déçu par la Mort qui le refuse, Étienne Mendoza vomit le tissu de sa chemise et voit un visage flou au plafond. L'asphyxie l'a ravi, le temps de quelques râles, à l'éternité. Les traits se précisent, les yeux se définissent, le sourire s'élargit. C'est Mégane, l'Automne de son parcours criminel. La petite se réjouit que Mendoza ait encore échoué à échapper aux mains de la bête-éternité qui le possède.

Chaque fois qu'il échoue, Étienne Mendoza se dit qu'il ne vaut plus la peine d'essayer de se soustraire à sa sanction. Jusqu'à la prochaine fois.

L'éternité est une bête protéiforme. Lorsqu'elle en a assez d'occuper le pénitencier, elle attrape Étienne Mendoza et l'entraîne dans son prochain repaire : l'hôpital psychiatrique. Ici le temps est lisse, seuls les cris se substituent au silence. Et les envies de suborner la Mort

sont engourdies à renfort de drogues, dont aucune n'alloue hélas à Mendoza le luxe de cesser de contempler son éternité, répandue à l'infini autour de lui.

Steve Laflamme

2019 — 24^e édition

Thème: Quatre heures sur le quai

Les aiguilles de Marie Christine Bernard

Ils m'ont dit reste là regarde la belle horloge quand la grande aiguille sera sur le 12 et la petite sur le quatre quelqu'un viendra te chercher reste là bouge pas surtout monte pas dans le train. Monte pas dans le train monte pas dans le train. Ils répétaient ça, ils pleuraient, ils touchaient mes joues mes cheveux ma belle robe rajustaient mon col vérifiaient les fermetures de ma valise. Perds pas l'horloge des yeux, ils m'ont dit.

Une gare ça sent fort on dirait que ça sent les animaux et la rue et la saleté et la peur tout en même temps. Ça fait du bruit aussi. Tous ces gens qui pleuraient. Je comprends pas pourquoi ils pleuraient j'aurais bien voulu faire une balade en train, j'étais jamais montée dans un train, moi. J'aurais été contente, à leur place. Même que j'en ai vu qui essayaient de s'enfuir, mais les autres avec les manteaux tout pareils les rattrapaient et les faisaient monter en criant fort, je crois qu'ils jouaient à être des chiens. Ou des loups. Des loups. J'ai jamais vu des loups en vrai mais je suis sûre que c'était pareil. À cause des dents et des yeux. Surtout les yeux.

Après, le train est parti. J'ai pas perdu l'horloge du regard. Elles bougent tout le temps, les aiguilles des horloges. Même la petite, on dirait qu'elle bouge pas, mais elle bouge. D'autres trains sont venus et sont repartis. Des trains avec des gens qui jouaient au loup et d'autres sans. Tous les trains partaient en laissant dehors des personnes qui pleuraient. Moi j'ai pas pleuré, j'ai pas voulu, on a le visage sale après, puis il fallait que je reste bien propre, comme il faut.

Quand j'ai eu faim, j'ai mangé la tartine qu'on avait mise dans ma poche, enveloppée dans un mouchoir. J'ai eu envie de faire pipi aussi. Je m'excuse. Il fallait pas que je quitte l'horloge des yeux, et j'avais peur que ça arrive si je cherchais les toilettes. C'est grand cet endroit. On peut se perdre facilement, ils me l'ont dit. Alors j'ai pas bougé. C'est pour ça. Je m'excuse.

Je m'appelle Marie... Dupont. C'est ça, Marie Dupont. C'est un beau nom, c'est doux, ça court et puis ça saute. Avant mon nom c'était Rebecca, mais c'était pas mon vrai nom. Rebecca, c'était mon nom d'avant qu'on aille vivre chez madame Colette. Pas vraiment chez elle, pas dans sa maison, mais dans le cabanon derrière. Il y avait un grand trou dans le plancher et quand il venait du monde on sautait vite dedans, zou! Après il fallait pas faire de bruit, encore moins qu'une souris, ils disaient. C'était comme un genre de jeu, mais personne ne riait. En tout cas, c'est là que j'ai appris que mon vrai nom c'était Marie Dupont comme dans Marie pleine de grâce, la mère du petit Jésus. Marie pleine de grâce, c'est une prière, vous voulez que je vous la dise? Je la sais par cœur.

Après, quand cette dame est venue pour me prendre, j'ai dit non, non, regardez la grande horloge. Je peux pas venir avec vous. Les aiguilles sont pas au bon endroit. Non, ça fait pas rien. Puis vous êtes pas habillée comme ils ont dit. Ils ont dit que la dame aurait une robe noire et un grand machin sur la tête. Pas vous. Vous, vous avez un manteau comme les gens qui jouent au loup. Même que vous leur ressemblez, aux gens qui jouent au loup. Même que vous m'attraperez pas.

J'ai couru. J'ai couru le plus fort que j'ai pu. J'aime pas jouer au loup. Ça fait peur pour de vrai. Je cours vite vous savez, pour une petite de mon âge. Je courais, je courais, et mon cœur battait comme un tambour. Mais les loups, eux, ils avaient des jambes de grandes personnes, et puis ils étaient plus nombreux. Ils m'ont attrapée, avec leurs mains, mais aussi avec leurs yeux et leurs dents et leurs grosses voix.

Ça faisait un bout que je voyais plus l'horloge quand ils m'ont emmenée. Je sais pas combien d'heures ça fait que je suis là, non plus. J'espère qu'on va revenir à temps. Il faut que je sois à ma place sur le quai quand les aiguilles seront arrivées au bon endroit, la grande sur le douze et la petite sur le quatre. J'ai promis de pas bouger, en plus. Je voudrais pas qu'on me gronde. C'est pas ma faute si c'est les loups qui ont gagné la course à la fin. Mes jambes en avaient assez de courir, je savais plus où j'étais, j'ai presque pleuré, même. Ça n'aurait rien fait que je pleure, parce que j'étais déjà sale, vu que j'étais tombée plusieurs fois dans la crasse qu'il y avait partout sur le plancher. Là, vous voyez, je suis toute crottée, et ma robe est déchirée. J'ai perdu ma valise aussi, elle est restée près du banc. Mais j'ai pas pleuré quand même.

J'ai soif. Il fait noir ici. Il fait chaud. Ça sent la bête. Il y a bien trop de monde. Pourquoi on reste debout? Ils sont tous comme ça, à l'intérieur, les trains?

Marie Christine Bernard

2020 — 25e édition

Thème: Artifices

Diffraction de Marjolaine Bouchard

— Ma tante, vous ne pourrez pas tout emporter. Ça ne tiendra jamais dans le petit appartement où vous logerez. On doit faire un tri, ne garder que l’essentiel.

Papa, ma grand-tante Angélique et grand-maman discutaient de la définition de l’essentiel. Très terre-à-terre, papa faisait preuve d’un esprit plus pratique que rhétorique. Moi, je furetais partout dans cette maison centenaire au charme d’antan et qui avait vu naître mes ancêtres. Au terme de mon exploration, au salon, planté devant une armoire en acajou aux portes bombées et vitrées, j’ai découvert une série de figurines de cristal finement taillées, comme dans du diamant. Elles scintillaient dans la lumière projetée par deux ampoules fixées à l’intérieur du meuble, une dans chaque coin. J’étais fasciné par la dispersion des couleurs à travers les prismes et la réflexion sur les miroirs du fond où le reflet d’un garçon de neuf ans, ravi, me souriait.

— Regarde papa, regarde, c’est magique ! Ça multiplie des arcs-en-ciel à l’infini.

Mon père a jeté un œil rapide, pressé qu’il était de boucler la mise en boîte.

— C’est la décomposition de la lumière, a-t-il simplement remarqué. Des spectres. Allez, dépêche-toi de mettre tout ça dans ce carton que tu placeras dans le coin du salon, avec les choses inutiles. Après, emballe la vaisselle.

Des spectres. Quels jolis fantômes ! En contemplant ce phénomène, j’imaginai le Paradis et tous les êtres de l’éther rayonnant de pareils éclats. L’illustration du ciel dans notre Grand Catéchisme en images perdait au change : imprimée en noir et blanc, elle ne pouvait rendre la brillance et le chatoiement de ces couleurs lumineuses. Le Paradis devait plutôt ressembler à cette armoire, avec les âmes flottant dans la lumière blanche divine, irradiant à leur tour

ces rayons multicolores. Merveilleux spectres. Pendant de longues minutes encore, je les ai contemplés, modifiant minimalement ma position, inclinant la tête, courbant l'échine, j'ai admiré ce miracle, changeant d'angle pour inventer les variations de couleurs. Je ne pouvais me résoudre à les toucher. Je suis allé dans le corridor.

Plongée elle aussi dans des réflexions et, sans trop s'occuper de moi, ma grand-tante Angélique argumentait avec mon père en arpentant les pièces.

— Je ne peux pas. J'aime ces objets et j'ai l'impression de les trahir.

Cachant sans la cacher vraiment une ironie pas méchante, juste pour signifier une évidence, papa désignait tour à tour un candélabre sur un guéridon à quatre pieds dont le dessus représentait une série de formes cassées, un ensemble de bougeoirs en étain et un autre en faïence.

— Ma tante, on ne s'éclaire plus avec ça.

Elle ne lui souriait pas. Papa n'a pas réussi à la convaincre et l'aide de grand-maman a été requise.

Pendant que j'enveloppais les tasses et les assiettes de papier journal, j'entendais des reniflements dans la chambre où les deux femmes conversaient. J'ai cessé les bruits de chiffonnage et me suis approché de la porte pour mieux écouter. C'était calme comme dans une église ou une bibliothèque sur le point de fermer. Ma grand-tante parlait tout bas, comme auprès d'un mort. Grand-maman tentait de la ramener sur un territoire qu'on appelle la raison.

— C'est que du matériel, Angélique. Qu'est-ce que tu feras de tes bibelots d'Espagne, de tes vases de Chine et de tes poupées de porcelaine ? Tu sais bien qu'on n'emporte rien de l'autre bord.

— Mais je ne suis pas morte, justement. Je m'en vais dans un foyer. Ces souvenirs sont toute ma raison d'être.

— Dégraisse, chère, dégraisse. Garde juste ce qu'il faut pour le quotidien, pour ta nouvelle vie. Pense aux paroles de Jésus quand il nous conseille de regarder les oiseaux du ciel : « ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. »

Tante Angélique s'est mouchée puis, à regret, elle a concédé que, finalement, elle ferait le sacrifice de ses souvenirs chéris ; autant de petits deuils. Elles ont entrepris la répartition des choses et les terribles condamnations. Une foire aux enchères, à l'envers.

Pendant que les deux femmes triaient l'inventaire à l'étage et que papa épurait la cave, je me suis empressé d'emballer la collection de cristal dans du papier de soie.

Lorsque les vingt-cinq boîtes sont parties pour la Saint-Vincent-de-Paul, tante Angélique pleurait encore. Je lui ai tendu un kleenex. Je me mettais à sa place : abandonner mes jouets, même les moins précieux, même les plus banals, j'en aurais éprouvé un chagrin terrible : mon Mécano, mon G.I. Joe, mon hockey sur table, même mon vieux Mille bornes, je ne me concevais pas sans eux.

Avant de partir, j'ai fait le tour de la maison avec elle : un jardin maintenant famélique. Tante Angélique tenait mon kleenex près de son visage. En l'embrassant, je lui ai soufflé à l'oreille :
— J'ai sauvé vos spectres. Ils attendent dans la boîte marquée *papier de toilette*.

Marjolaine Bouchard

2021 — 26e édition

Thème: Balcon

A64 de Charles Sagalane

A64 s'était dit : je ne ferai qu'une chose, je regarderai l'arbre. La journée était belle, la brise, bonne, et l'arbre près du balcon se laissait tranquillement observer. Sa ramure remuait à peine. Ses feuilles, quand on les détaillait, se révélaient oblongues et dentelées. Elles avaient une façon unique de toucher la lumière et de réagir à l'air d'été. Chacune, pourrait-on suggérer, défendait sa personnalité subtile. Cela se reconnaissait aisément. Des branches dégarnies, mortes, rappelaient le rude passage de l'hiver. Elles étaient l'exception. Dans une sorte de grand tout, la feuillaison scintillait intensément en un aplat serein. Pas besoin d'être une âme sensible pour déceler cette troublante harmonie.

A64 n'avait jamais pris conscience qu'il faisait partie d'une création plus vaste. On aurait dit que l'arbre voulait lui suggérer cela. Son potentiel de formes et de lumières paraissait sans limites. Le tronc se divisait en trois branches maîtresses. Elles-mêmes fusaient de toutes parts. Ce réseau soutenait une vaste ombrelle de vert chlorophylle. Il y avait de la légèreté dans cette structure, une efficacité mouvante. Des branches basses, assez massives, avaient été sciées, à en juger par les cernes clairs de l'écorce. Il était étonnant que du bois puisse s'allonger de la sorte, s'élancer vers le ciel, se partager et se répandre, voire retomber, tout en résistant aux intempéries et aux vents. À bien y regarder, les branches se croisaient et se superposaient. Elles tissaient un lacis de tiges fines et fortes. Elles savaient naturellement où s'arrêter de manière à composer un dôme parfait. Il n'y avait pas de principe rigide dans la pousse des ramures. Sans doute s'agissait-il de cueillir le plus possible de lumière. Quel étrange moteur de la matière...

A64 se fit la réflexion qu’il y avait des milliers de perspectives pour observer un seul arbre. Du balcon, lui n’en possédait qu’une. Il aurait bien aimé varier son point de vue sur cette vaste ramure chargée de feuilles. La considérer de très loin, simple touche fuyante, ou la parcourir d’en dessous, comme un écureuil dévalant son réseau de branches. L’approcher comme une corneille ou une mésange – ce qui n’est pas la même chose quand vient le temps de s’y percher ou d’y faire son nid. On pouvait même imaginer une chenille trouvant sa volupté à grignoter une immense feuille et une larve frayant son couloir dans l’aubier. Impossible d’épuiser ce qu’il y avait à voir de l’arbre. Cela provoquait une restriction inconfortable, presque douloureuse – pour qui peut ressentir la douleur.

A64 prit la mesure de ce qu’il n’arriverait pas à connaître d’un tel être végétal. La nuit, ce devait être un monde en soi, filtrant la lune et abritant on ne sait quel insecte. Mais attention, se répéta-t-il, mon but est de regarder l’arbre. Et il le détailla longtemps, sans se lasser. Parfois, il lui arrivait de songer à ce qu’il ne pouvait saisir de cette vie grouillante. Une forme de tristesse s’installait alors, une sensation où le mental n’avait pas sa voix. Peu à peu, l’arbre se dressait comme un mystère. Du balcon, on pouvait supposer que son système racinaire s’étendait aussi largement que sa houppe. Et qu’il communiquait par un lot de radicelles avec ses congénères. L’arbre nourrissait le mycélium de champignons amis, pas tous les champignons, seulement ceux que son espèce avait apprivoisés et qui comptait parmi ses alliés. C’était tout un réseau d’échange et d’entraide, d’existence souterraine, auquel le regard n’avait pas accès. Pas une racine apparente d’ailleurs ne trahissait ce monde caché. Plongeant dans la pelouse moelleuse, l’arbre n’avait pas eu besoin de développer ces doigts crochus qui s’agrippent aux mauvais sols. Ce devait être un bonheur de goûter l’abondance nourricière d’une terre grasse et meuble. Cette nostalgie qui grandissait, d’où venait-elle?

A64 se demanda s’il pouvait observer des signes de déclin sur un spécimen aussi majestueux. Il discernait bien un peu de mousse verdâtre, à la base du tronc. Et l’écorce? C’était un phénomène en soi. Un miroir du vieillir... Comme il aurait voulu y promener son regard!

Même de loin apparaissaient les stries profondes de la base, les plis de la partie médiane, la surface rêche puis lisse des hauteurs. L'arbre cumulait les âges, portant sa progéniture à la cime et ses ancêtres aux racines. Quelques feuilles comportaient des taches rouille. Rien qui puisse donner à penser que ce vivant couvait quelque symptôme de dégénérescence ou de décomposition. L'arbre était bien vivant. Et il continuerait de croître longtemps. Cette pensée court-circuita le reste.

A64 se dit encore qu'il ne savait pas regarder l'arbre. Il n'en voyait que les détails, la matrice superficielle : sa vraie nature lui échappait. Pour le temps qu'il lui restait sur le balcon, il décida de scruter autrement. Mieux valait aborder l'être végétal d'une manière intuitive. Il coupa donc la source de ses images visuelles, olfactives et sonores. Au bout d'un moment, il pressentit l'entièreté de l'arbre. C'était une mouvance tranquille et ample. Il n'y avait pas de mots pour la cerner. La conscience communiait simplement avec ce qui faisait l'arbre. Sans stimuli, sans raison. Par une incroyable appartenance. Pourquoi ne pas avoir tenté cette expérience auparavant?

A64 sut que la conclusion était arrivée à une succession de bruits dans l'escalier. Une perturbation se propagea en lui. Des informations qui lui auraient paru triviales le heurtaient à présent. L'homme de service venait d'entrer et se dirigeait vers le balcon. La vérité factuelle le choquait – c'est le mot, oui, le choquait. Son modèle déclaré désuet, il serait relégué à la ferraille. Tout simplement. Brutalement, sentait-il pour la première fois. Car un constat se révélait limpide comme l'immense feuillaison qu'il scruta jusqu'au dernier instant : il commençait seulement à voir l'arbre.

Charles Sagalane

2022 — 27^e édition

Thème: Cabane

Notre cabane de Julie Boulianne

La construction progressait. L'automne était heureux, le p'tit Pascal était en âge de tenir un marteau. Dans la cour, les quatre murs s'étaient montés à plusieurs bras. Jean, Sophie et un couple d'amis participaient à l'édification du plan rêvé. Après les vacances de l'Action de grâce, une belle toiture en tôle galvanisée à un versant donnait à leur cabane l'air arrogant des jeunes portant la casquette un peu de travers. La fin du gros œuvre avait rassemblé, aux sons des perceuses et des vivats, la famille et les amis autour d'un festin arrosé de bran de scie, de bières et de pluie. Restait le finolage intérieur : tablettes et rideaux avaient rejoint un mobilier vétuste glané ici et là.

Les jours raccourcissaient et, chaque matin, la cabane attendait dans la cour l'étude du thermomètre. Les spéculations allaient bon train. « La glace est-elle assez épaisse? » « Après Noël, probablement », répondait Jean à son fils. Pascal avait déjà choisi sa place, celle entre le poêle et la fenêtre, près du trou pour pêcher. Cette année-là, les cadeaux avaient revêtu une importance particulière : cannes à pêche, hameçons, mitaines et passe-montagnes avaient fait la joie de tous. Le projet avait atteint son paroxysme à la deuxième semaine de janvier, lorsqu'après une journée d'organisation, le feu s'était mis à crépiter et que les lignes avaient été tendues dans le trou percé sous la trappe, devant Pascal.

La joie de ce premier hiver sur la glace n'avait pas pâli avec les années. La tombée des feuilles correspondait à une période intensive de préparatifs : peinture, nouveaux aménagements et optimisation des commodités faisaient les choux gras de l'automne. L'agrandissement et la nouvelle cheminée permettraient dorénavant d'y dormir. Chacun avait son mot à dire. La liste annuelle s'étirait comme un calendrier de l'avent. Pascal avait poussé si vite! Sa gang s'y

retrouvait parfois après l'école. Il y avait embrassé sa première blonde et s'était fait surprendre par son père, la main sous les combines de Maryse, un dimanche de février. Les amoureux vivaient à présent ensemble et la famille s'était agrandie avec l'arrivée de bébé Léo, qui avait pris la place d'Ève dans la *sleigh*.

Papi Jean voyait avec plaisir arriver à l'improviste tout l'équipage. Le cocon fourmillait de rires et d'anecdotes. Les amis, les repas gastronomiques et les pêches miraculeuses se succédaient tous les weekends. Ici, on entaillait la glace, comme ailleurs on entaillait l'érable. D'une cabane à l'autre, la bière et le bon temps coulaient à flots.

Enchâssé dans cette suite montagnaise, le champ de glace offrait un décor parfait. En changeant la trame sonore, on aurait pu se croire à des années-lumière, là où les survivants d'une guerre galactique, recroquevillés de froid, tentaient d'organiser une colonie sur une planète inhospitalière. Au fil du temps, quelques figurines de plastique étaient portées disparues. Des remparts citraient la patinoire. Des montagnes de neige sculptées par le vent servaient de glissoire. Dans la cabane, la bibliothèque s'était garnie selon les allées et venues. Une pile de cahiers attendait l'inspiration de chacun, les albums à colorier côtoyant les mots croisés. Le chaudron de fonte sur le poêle faisait les meilleurs chocolats chauds de l'univers. La semaine de relâche permettait à chacun de recharger les batteries. Une bouffée d'air frais dans cette course effrénée. Une tradition permettant de se délester du poids du quotidien, de partager les joies de l'hiver et de regarder avec tendresse les enfants entourer leurs grands-parents. Puis, les p'tits aussi avaient grandi, et les visites s'étaient espacées.

La retraite permettait désormais l'évasion quotidienne, où le mardi devenait une journée faste. Celle où la quiétude, comme les grandes marées, atteignait les plus hautes amplitudes. Pour Jean et Sophie, le fjord offrait une perspective sans fin, et leur satisfaction émanait d'une simple marche main dans la main à saluer des connaissances. Puis, au retour, collés l'un sur l'autre, en parfaite communion, à se réchauffer les pieds sur la tablette du poêle.

Pascal était maintenant responsable de l'installation de la cabane pour son père qui en profitait comme un vieux loup de mer. Sophie ne l'accompagnait plus. À l'intérieur, les brimbales restaient souvent accrochées au mur. Jean avait transmis le flambeau, il ressassait toutes ces occasions de bonheur, chérissant ses souvenirs. Les amis ne le visitaient que rarement, alors ses jeunes voisins l'aidaient pour rentrer le bois.

Pour Jean, il n'y avait pas de meilleur moment que la nuit pour apprécier la vie sur cette baie gelée le temps d'une saison. Au loin, les épinettes sombres veillaient sur les caps, au garde-à-vous. Sur la rive, telle une aurore boréale, un rideau scintillant retombait en cristaux sous l'effet grisant du gel. Une teinte bleutée qui ouvrait une brèche vers l'imaginaire. Le village de pêche blanche respirait le calme, maintenu endormi par le froid polaire. La glace craquait. La solitude décuplait les sons familiers qui habillaient l'espace. La noirceur était tellement relative! Au loin, une motoneige rentrait à bon port.

Avant l'aurore, bien que le thé frémissse, personne ne vint. Le rugissement du noroît s'engouffrait sous le toit, laissant s'infiltrer des flocons. Autour des fenêtres, on entendait la griffure du vent. Sur ce désert blanc, la frêle cabane tenait bon. À l'intérieur, les braises ardentes refroidissaient. Au sous-sol, une vie foisonnante, un puits sans fond habité par une ribambelle de capelans, de morues et de requins se jouait des pêcheurs. Se souvenant de ces nuées rouges de sébastes, les yeux exorbités, Jean contestait encore l'accident de décompression.

Entre la précarité et l'opulence, la sédentarité et l'exil, la cabane avait permis d'enraciner l'aventure. Jean n'avait envie que de se laisser porter par toutes ces promesses partagées. L'air glacial jouait parfois ainsi avec les passionnés.

Traçant sa course à l'horizontale, le blizzard hurlait. Dans un fracas, la glace se fissura, la faille s'élargit et la banquise se détacha. On vit alors à la fenêtre d'une vieille cabane la lueur d'une

chandelle s'éloigner doucement par le chenal. Comme il l'avait souhaité, tel un insulaire, Jean larguait les amarres.

Julie Boulianne

Table des matières

<i>La ronde</i> de Marie-Andrée Gill (Frénésie) 2015	page 1
<i>Marlon et la mer</i> de Carl Keven Korb (In extremis) 2016	page 4
<i>De plein fouet</i> de Dany Leclair (Hasard) 2017	page 7
<i>Quatre fois, quatre saisons</i> de Steve Laflamme (Éternité) 2018	page 10
<i>Les aiguilles</i> de Marie Christine Bernard (4 heures sur le quai) 2019	page 14
<i>Diffraction</i> de Marjolaine Bouchard (Artifices) 2020	page 17
<i>A64</i> de Charles Sagalane (Balcon) 2021	page 20
<i>Notre cabane</i> de Julie Boulianne (Cabane) 2022	page 23